

*Nous sommes tous Kafka*

NURIA AMAT

*Nous sommes tous Kafka*

Traduit de l'espagnol par

LINE AMSELEM

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2008

TITRE ORIGINAL

*Todos somos Kafka*

Alors que nous avons déjà parcouru environ la moitié du chemin, sans dire un mot ou presque, elle me dit soudain : “Et Kafka, est-il aussi un écrivain ?” Oui, Kafka est aussi un écrivain. Dommage, avait-elle dit alors, je croyais que tu les avais tous inventés.

Dommage.

THOMAS BERNHARD

La première édition de *Todos somos Kafka* a été publiée à Madrid par Anaya & Mario Muchnick en 1993.

© Nuria Amat, 1993.

© Editions Allia, Paris, 2008 pour la traduction française.

## LE RENDEZ-VOUS

J'AI fermé le livre, j'ai allumé la télévision et j'ai vu son visage.

Alors je me suis dit :

Lectrice, cet homme est voué à devenir ton personnage principal.

Pour le moment, la seule certitude de l'histoire était que l'inconnu venait de réchapper à une tentative de suicide.

Lectrice, tu l'as sauvé.

Je ramenait à la vie un homme qui, sans mon aide, se serait tué ou serait mort pour la vie que je m'apprêtais à lui fournir.

Le pouvoir dont nous disposons pour éviter des suicides ou, au contraire, provoquer autant de morts par le simple fait d'ouvrir ou de fermer un livre est, sans le moindre doute, un pouvoir monumental. Et c'est ce qui va arriver au candidat au suicide, à celui-ci en particulier, et non au reste des candidats au suicide qui pourraient venir après lui. Les autres que j'ai pu voir ne m'ont pas tant émue, sauf ces petites filles que j'imaginai suicidaires ou criminelles.

Les petites filles ne se suicident pas ou se suicident si peu qu'elles méritent à peine d'être prises en exemple. Les petites filles supportent l'indicible pour se suicider ensuite, une fois qu'elles ont cessé d'être petites. Elles ont toujours eu plus d'esprit pratique, elles ont toujours été plus folles que les garçons.

Moi, par exemple, je mourais d'envie d'inventer la mort. Chez nous, on demandait sans cesse : "Où est la petite ?" Et mon père, ma mère, ou l'un de mes frères,

n'importe lequel d'entre eux, répondait : "La petite est en train de mourir." Des ruses pour mourir, j'en connais des milliers. Par exemple, s'asphyxier avec un coussin un soir où toute la famille est allée au spectacle. Alors, on est toute seule. Et alors, on a beaucoup de volonté, sans quoi il est impossible de supporter la pression du coussin sur sa tête le temps nécessaire. On doit avoir véritablement envie de mourir. Seul un enfant est capable de venir à bout de son projet avec succès par cette méthode. Jamais un adulte. Je dois avouer qu'avant de mourir je laissais de côté une partie du processus silencieux et solitaire du suicide, j'écarterais le plus important, l'acte de la mort en elle-même, puisque l'étape suivante me semblait bien plus héroïque. Celle où le corps, une fois dépourvu de vie et de souffle, gît inerte entre le lit et le sol et, si possible, au milieu du couloir pour qu'on le voie bien.

Cet écrivain qui vient de réchapper à une tentative de suicide, j'ai envie de le secouer et de lui dire qu'il ne faiblisse pas et qu'il affronte sa mère, comme s'il était encore temps pour lui de changer sa vie, parce qu'une lectrice impuisante s'est mis en tête de sauver la vie de l'écrivain lâche.

J'ai donné à cet inconnu une mère qui n'était pas la bonne. La sienne, heureusement pour lui, était loin d'être une mère patriote et dominatrice comme celle du grand Borges. La mère de l'écrivain suicidaire était une dame déjà âgée et depuis toujours soumise au père de cet homme. Le père de l'homme qui était parvenu à réchapper à la tentative de suicide était le plus important de l'histoire. Je venais de le découvrir.

J'ai attendu un instant. Je n'attendais pas que l'homme revienne. Pas même en rêve, je ne souhaitais avoir un entretien avec cet homme. En réalité, j'avais cessé de penser

à l'homme qui, tôt ou tard, deviendrait le père de la lectrice. Et je pensais moins encore au père de l'écrivain suicidaire. J'attendais la suite, ce qui viendrait ensuite ou avant même, que l'inconnu ne soit véritablement le père de la lectrice. J'attendais que vienne la pensée suivante.

Tu as déjà le personnage suicidaire et une idée : celle de l'homme suicidaire enchaîné à un père et qui, à cause de ce père autoritaire, est encore plus enchaîné à la littérature. Maintenant, lectrice, ne meurs pas. Car ce sont des choses qui arrivent quelquefois : tu meurs au meilleur moment pour toi. Quand l'homme ou la femme sont en train d'écrire leur roman, c'est là que ça arrive. On ne sait pas si c'est par crainte de mourir à un moment clé de l'histoire, ou par crainte de ne pas pouvoir le terminer, mais dans un cas comme dans l'autre, on finit par mourir. Je ne donnerai pas la liste des écrivains qui sont morts au meilleur moment de leur création. Dans la plupart des cas, aucun lecteur n'a eu la possibilité de les connaître. Ils sont morts au pire moment. Peur de ne pas savoir comment finir le roman certainement, et alors, mourir. Les romanciers sont, en fin de compte, des suicidaires. Et c'est ainsi qu'à ma grande surprise, je venais de me transformer en une condamnée survivante d'une tentative de suicide perpétuelle. J'étais perdue.

Alors, je me suis souvenue que moi aussi j'avais mon jardin. Toutes les poétesses d'aujourd'hui se vantent d'avoir un jardin. Sans jardin, semble-t-il, les poètes ne peuvent pas être poètes. Le jardin est le monde en miniature de la petite fille qui veut être poétesse quand elle sera grande et, en attendant, elle passe son temps à voler les rêves du buisson de roses, à faire grincer la porte de la grille ou à grimper au citronnier pour compter les étoiles. Parce que

le jardin comporte, en plus, ce symbole si essentiel qu'est la grille. Il en existe de toutes sortes : en fer forgé, en bois, en aluminium... ; mais toutes laissent voir la vie qui se déroule derrière la grille.

Quand j'étais petite, j'ai vu tant de choses derrière la grille...

J'ai vu l'homme-voleur qui grimpait et restait accroché à la pointe de la plus haute pique de la grille.

J'ai vu l'homme-pauvre demander l'aumône à travers les barreaux de la grille.

J'ai vu l'homme-pervers faire passer son sexe, comme l'homme-pauvre sa main, entre les barreaux de la grille.

J'ai vu mon chien lécher le sexe de l'homme-pervers derrière la grille. Et j'ai vu mon chien devenir fou à cause de cet homme-pervers et de mon dégoût pour ce chien qui léchait le sexe de cet homme pervers. Et j'ai vu mourir mon chien derrière la grille parce qu'il était fou à cause de l'homme-pervers de la grille et de mon dégoût irréversible pour le chien.

Mon visage entre les barreaux regardait passer le monde derrière la grille.

Le jardinier était le maître absolu de la grille. Et je voyais le jardinier, avec son sac de feuilles mortes sur le dos, s'arrêter devant les barreaux de la grille et l'observer. Il étudiait la grille comme, peu de temps auparavant, il avait étudié le citronnier avant de le tailler. Moi, j'étais sur le citronnier. Le jardinier regardait la grille. La bosse du jardinier se confondait avec le sac de feuilles mortes. Le béret noir enfoncé jusqu'aux oreilles cachait l'œil qui le rendait borgne. Dans les branches du citronnier, j'inventais le début d'un poème. Ça faisait : "Comment peux-tu être si laid, jardinier !" Ensuite pour le dédom-

mager de la méchanceté de mon poème, je transformais le jardinier en personnage principal d'une histoire. J'avais l'homme-pauvre qui demandait l'aumône derrière la grille. J'avais le pervers qui a tué mon chien. J'avais le voleur nocturne. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Ils ont disparu. Le voleur a été emprisonné. Mais le jardinier ? Je l'ai trouvé la première. Les petites filles poétesses sont très douées pour les découvertes. Je l'ai retrouvé moi-même, pendu d'une des piques de la grille, ma corde à sauter autour du cou. Les jardins sont dangereux. Ils ne sont pas même bons pour les petites filles trop grosses qui pourraient réaliser ou non leur rêve d'être poétesses.

Lectrice, rappelle-toi les coïncidences. Lorsque l'homme qui veut se suicider apparaît devant tes yeux, tu viens de tourner la dernière page du dernier livre que tu as lu et relu de l'écrivain Kafka ou sur l'écrivain Kafka. C'est signe qu'il va se passer quelque chose pour l'écrivain inconnu et pour Franz Kafka, l'écrivain connu. Si je sortais maintenant dans la rue, j'aurais une probabilité de cent pour mille de rencontrer cet écrivain appelé Kafka qui a été sur le point de réchapper à une tentative de suicide. Mais ça n'est pas de cette façon que les lecteurs doivent se soumettre aux bons présages. Poursuivre le premier inconnu, qu'il s'agisse ou non de l'écrivain Kafka, et lui adjuger de but en blanc le rôle de héros, tout cela est trop précipité. On court le risque, par exemple, de se marier avec lui et alors de ne plus pouvoir raconter cette histoire qui était la meilleure histoire qu'on avait. On risque aussi d'écrire l'histoire à partir de ce personnage qui est maintenant son mari et de l'écrire mal. L'écrire de façon à ce que ses parents et ses amis reconnaissent la lectrice et son mari à chaque phrase du livre publié et que leur myopie ne leur permette pas de lire le livre en

tant que livre mais comme un journal de l'auteur déguisée en narratrice.

Donc, au lieu de sortir dans la rue, je me suis mise à penser à l'écrivain sans textes publiés et qui, à son tour, était l'homme qui venait de réchapper à une tentative de suicide. Et c'est alors que je me suis mise à faire des élucubrations sur les difficultés de rencontrer cet auteur qui, pour mon malheur, n'était pas dans les librairies, puisqu'une des raisons de sa tentative de suicide était que ses livres n'étaient pas dans les librairies et d'après lui, ils ne méritaient même pas d'y être. Les écrivains qui m'ont toujours intéressée ne sont pas d'habitude sur les rayons des librairies les plus prestigieuses et pas non plus sur les rayons des moins prestigieuses. Les librairies, les prestigieuses autant que celles qui ne le sont pas, ont cessé depuis longtemps d'avoir des livres d'aucune sorte et ne vendent plus, quand elles en vendent, que des objets rectangulaires avec des caractères imprimés dessus qu'on appelle livres par négligence. C'est peut-être dans le coin des bonnes affaires des librairies d'occasion, ou dans les librairies qui ont renoncé à s'appeler de cette manière que j'ai trouvé des auteurs comme Beckett, Rulfo, Lispector. Tout ceux qui, ensuite, lorsqu'ils ont cessé de m'intéresser, ont débordé des rayons des librairies, occupant ainsi la place des auteurs intéressants et, par chance pour eux, encore ignorés. C'est-à-dire : pas morts.

Cet écrivain, qui jouissait encore du privilège de ne jamais avoir été publié avait-il tenté de mettre fin à ses jours parce que sa maîtresse l'avait quitté, ou bien parce qu'il avait été quitté par la littérature ? Est-ce qu'il existe encore dans le monde des auteurs capables de se tuer par amour pour la littérature ? Est-ce qu'il existe des auteurs-

martyrs ? Et de cette question il en est découlé une autre, plus incongrue encore, si tant est que cela soit possible : des hommes et des femmes se suicident-ils parce qu'ils ne trouvent pas d'éditeur pour les publier ou parce qu'il n'existe pas d'éditeur qui les trouve ?

Le roman commencera par l'histoire d'un homme qui vient de réchapper à une tentative de suicide et continue par la série de digressions qui conduisent cet homme à faire ce qu'il a fait, et certainement à persévérer. Et alors, il peut même recevoir un appel de la lectrice disposée à lui confirmer son travail de héros dans un manuscrit que personne n'a lu.

Le personnage principal prend rendez-vous avec la lectrice. C'est ainsi que la lectrice prend connaissance de l'histoire de l'homme qui aimait la littérature.

Lorsqu'on écrit sur des hommes qui viennent de réchapper à une tentative de suicide, on ne doit pas traîner. Le personnage principal peut recommencer, alors le roman cesse d'être un roman pour se transformer en nouvelle sur l'homme qui aimait la littérature.

En fait, l'homme récidive. Dans l'asile de fous, quand Kafka est pris d'assaut par la folle qui se prétend femme de lettres chasseuse d'hommes de lettres, il essaie de se suicider de nouveau. La lectrice a failli se retrouver sans personnage principal. Mais, en fin de compte, elle le sauve.

C'est alors le moment de demander un rendez-vous avec Franz Kafka, le suicidaire inconnu qui a été sur le point de mourir dans une seconde tentative de suicide. La lectrice se procure le numéro de l'hôpital psychiatrique. Elle demande à parler à Franz Kafka, l'écrivain qu'on a vu dans un documentaire à la télé. Et, quand elle est déjà décidée à abandonner cette idée parce que la